

Deux poèmes

Paul Villeneuve

Volume 20, Number 3 (117), May–June 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60063ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Villeneuve, P. (1978). Deux poèmes. *Liberté*, 20(3), 69–76.

Deux poèmes

PAUL VILLENEUVE

CHANSON-DÉCHIRURE

L'homme se déchire
aux rochers de pâleur
Quand sa main grise
arpente les toitures
d'une ville

et qu'un cri
de félin
Fait jaillir le feu à l'air
Qu'une source cascade
ces miroirs éteints
En trombes de sourires
Que ton corps
en geyser

Coule entre mes dents
Telle une herbe sucrée
Au soir d'une pluie
d'émeraude

Je sais si tant fragile
 notre roulis
 En ces peuplades moroses
 Hommes aux peuples assourdis
 En le lieu fait
 d'une étape
 à l'eau de vie

Je sais
 je sais
 si tant de dents noircies
 Qu'il faille mordre
 la neige
 à pleine gueulée

Se souvenir d'un étrange passage
 Et rêver que l'homme
 N'habite plus
 les bas-fonds de lui-même

Se dire aux gratte-ciel
 de l'amour
 Qu'un temps se fait de griserie
 Par-dessus les grimaces
 Et les cul-levés
 d'une ombrelle
 Ta main dans la mienne
 Comme à l'hiver
 Les oiseaux qui se mirent
 au soleil enneigé

Toi
 toi
 d'un rythme
 de ficelle
Entoure mes yeux
 de tes sucreries
Que je boive à toi-même
 comme une palmeraie

Que l'eau fait bonne
En ce puits secret
 le voyageur attardé
 peut s'y mourir
Tel un soleil de brousse
 à ses feux colorés
Quand le marcheur
 croit revivre sa vie
En un lieu d'éternité

Je suis l'eau de ce fleuve
 braquée à mes pas
Et le temps d'une Afrique
 trop nouvelle
Me délire ses chansons

Je suis dans mes pieds
Comme un chien pesant
 aux portes d'une ville

Moi

moi

sourire

Et vous dire

comme un cri

au rebord de la falaise

Mon corps ailé

Comme aux arches des cathédrales

Vaguer la nuit

dans un plaisir si long

Comme aux toundras de vos rêves

Que nous marchions nos armées de phantasmes

Et qu'au béton

des capitales

Ruissellent des fleuves de vigne

Et nous serons

ces fleuves d'histoire

Qui parcourent les peuples

comme de longues racines

Où la sève gicle

entre nos doigts

LA PAROLE GISAIT

La parole gisait
au fond de la gorge trouée
de l'homme enchâssé
dans son périple lunaire
Et des yeux flambés
des aveugles
coulaient des fleuves de poix

Marche larvaire au rythme
des trombones
fusils cassés
couchant leurs rêves
aux mitrailles
d'une fin de siècle

Je vois
je vois
le programme de la fin
Qu'une fête de sang
Joue ses coulisses
derrière nos rêves

Se dire que l'homme
Accouple des pierres
Et creuse un lit de mouvance
aux lignées de sa vie

Se dire bestiole
plutôt qu'esprit
Et voir le grand chaviré
de l'histoire
au moment de l'atome

Que nos ventres éclatent
 dans cette berge d'amour
 Je sais ces rêves
 comme cinéma crevé
 Je sais ces voyages
 comme passages
 du temps
 Pour le canot ailé
 de l'amour

Toi dans ma tête
 pépites de sang
 Et vagueries des croisements
 Qui bercent leur main
 En ce grand lit-navire
 Au départ des vallées
 vers la mer

Que je dise mon creux
 de la main gisante
 Sur ce papier trop lourd
 Et que tes ailes
 pour demain
 Emportent ton rire
 sur mes joues

N'est-il que ce sillage
 à l'infini roulement
 de nos corps
 en travers du temps

N'est-il qu'une follerie
 de couleurs
 Au miroir des grands fleuves
 Qu'une présence
 du vent
 dans l'instant du matin

Dites-moi que je rêve
ou que je vis
En ces lucioles du jour
Où l'esprit s'effrite
Quand on ne sait plus parler

De l'homme comme forêt
Quand au regard
s'élève une marée
de voyance

Et si petites
nos grandeurs
A nous convaincre
de flatterie
Voyez ces abîmes flottant
parmi les cendres